

LAMIA JOREIGE

Le déplacement

Video-stills, 1998-2000

Journal du déplacement, 2000-2004





Ça c'est passé ici, il y a longtemps. Nous étions tous réunis dans le grand salon depuis plusieurs jours. Le parterre était rempli de matelas disposés côte à côte pour gagner de l'espace, entourés de meubles en bois épais repoussés sur les abords de la pièce devant les fenêtres, pour contrer d'éventuels dangers. Personne ne se risquait à sortir sauf en rampant pour aller aux toilettes ou à la cuisine. Trois jours et trois nuits avaient déjà été rythmés de « départs et d'arrivées », le bruit des obus au départ était encore plus terrifiant que celui à l'arrivée, les canons étaient proches.

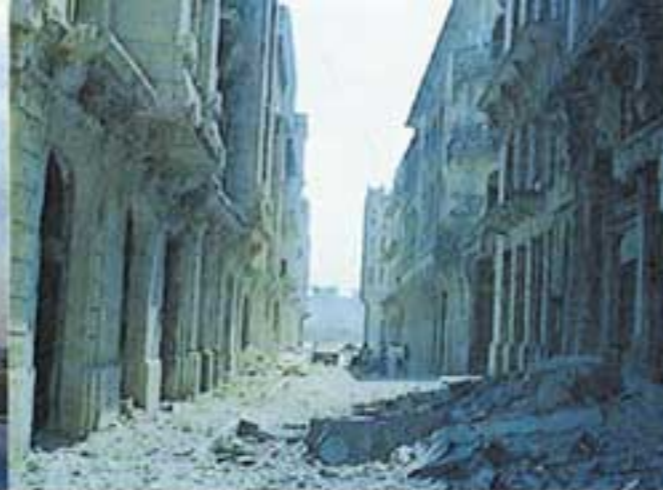


Elle était très courageuse et très pieuse, elle voulait monter prier et encenser la chambre de son fils pour prévenir du Malheur. Nous avons insisté pour qu'elle ne bouge pas, là-haut c'était plus dangereux. Elle est quand même montée. L'explosion a eu lieu quelques minutes plus tard. Un son puissant, irréel, semblable et pourtant différent de ceux auxquels nous nous étions habitués, un son limpide, sec et ample. De toute évidence c'était arrivé ici ou pas loin d'ici. Nos yeux se sont rivés sur l'escalier, qu'une fumée épaisse marron-gris emplissait à grande vitesse. Et puis de l'intérieur de ce nuage dense, elle est apparue du haut de l'escalier, sa tête d'abord, puis son corps entier. Elle était vivante.



Au moment d'entrer avec l'encensoir dans la chambre de son fils, juste à côté de la sienne, elle a pensé qu'elle voulait d'abord prier son saint protecteur et allumer une bougie devant l'icône dans sa chambre ; elle était ressortie immédiatement. C'est exactement à cet instant que l'obus est tombé et que tout le plafond de la chambre de son fils s'est écroulé, faisant d'elle une miraculée.





Au moment-même de leur enregistrement, ces images sont déjà constituées comme traces.

Elles sont déjà recréées par l'imaginaire et réinvesties ailleurs ; une transfiguration nécessaire.



Dans ces lieux, non pas le souvenir,
mais une idée du temps.

Y'a-t'il une trace qui ne soit déjà disparue à elle-même ?





À l'approche du départ, le temps se dissout avec désinvolture et tout devient urgence, jusqu'à ce que ailleurs, je m'enfoncé dans une autre vie où je me nourris, m'habille et me déplace différemment, et où, je m'efforce à nouveau de retrouver quelques instants d'équilibre furtif.





Seulement dans cette maison, hors du temps, tout est réel, toujours présent. C'est parce qu'elle est là. Sa présence emplit l'espace. Elle, aime sans retour, sans reproche, sans équivoque.



J'entends des histoires, ces histoires qui s'enchevêtrent et deviennent miennes.





L'avion part dans quelques heures, je suis en voiture, je pense à ce qui m'attend ailleurs. Le soleil brille, c'est dimanche, la route est vide, je suis absorbée dans mes pensées, lorsque soudain le conducteur pousse un cri invoquant Dieu et continue de rouler. Je vois à peine quelques mètres plus loin, si proche de nous sur le bord de la chaussée du côté gauche, très distinctement, deux jeunes hommes étendus l'un à côté de l'autre, leurs têtes reposant dans une marre de sang, morts, très fraîchement morts, brutalement ; et tous les signes de leur mort encore présents, marquant le sol puissamment.





Arrivée chez elle, je l'ai trouvée assise sur son lit comme une enfant, elle jouait avec les draps, essayait d'en faire des plis pour former une fleur; ça a duré un moment, elle pliait et dépliait les draps très méticuleusement; puis elle m'a demandé où avaient disparu les épingles. Elle me montra la boîte de mouchoirs en papier, elle voulait un carré, je lui en tendis un ; elle m'expliqua alors, comment coudre un pantalon. Et puis tout en se balançant les pieds du bord du lit, elle me dit qu'elle était prête à accoucher. Elle savait que j'étais sa petite fille, puisqu'elle m'a demandé si j'avais vu maman. Ensuite, elle m'a remerciée de *perdre* toute une après-midi pour la voir. Dix minutes étaient passées, et je ne sentais plus de gêne, j'étais même à l'aise. Elle m'a dit qu'elle était fatiguée, qu'elle avait mal. Plus tard elle m'a demandé pourquoi on ne lui faisait pas une piqûre de morphine. Elle portait une chemise de nuit sans manches et une robe de chambre brodée, toutes deux en dentelle blanche. Je lui ai dit qu'elle était très belle.

